

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Le Roman de Jean-Luc Lagarce, 2007.

*Le Festival mondial du théâtre de Nancy : une utopie
théâtrale (1963-1983), 2017.*

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Lagarce une vie de théâtre

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Note de l'éditeur

Jean-Pierre Thibaudat est l'auteur d'un premier ouvrage biographique, *Le Roman de Jean-Luc Lagarce*, publié en 2007. Celui-ci a été rédigé avant la publication du *Journal* de Jean-Luc Lagarce et s'est appuyé sur une consultation approfondie des archives associée à un travail d'enquête auprès de témoins du parcours de Jean-luc Lagarce. Au regard de la renommée grandissante de Lagarce, il nous est apparu nécessaire de publier un ouvrage plus synthétique permettant, notamment à de plus jeunes générations qui l'étudient, de connaître le parcours de cet auteur qui a voué sa vie à l'Art dramatique. Qui mieux alors que Jean-Pierre Thibaudat pour raconter une nouvelle fois et dans une forme nouvelle cette vie de théâtre ?

Photo de couverture :
Jean-Luc Lagarce, Paris, 1977
© Denis Bonnot

© 2020, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-614-4

J'ai pensé aussi que j'étais trop pressé et que l'œuvre littéraire prendrait la vie entière et que je ne saurais jamais rien en fait de son intérêt.

Cela ne me rendit pas triste ou gai. C'était une évidence.

JEAN-LUC LAGARCE, *Journal*, septembre 1985.

Avant-propos

La photo qui orne la couverture de ce livre a été prise durant l'été 1977 à Paris, au jardin aux fleurs, non loin du Palais de justice et de la Seine. C'est l'une des premières fois que le provincial Jean-Luc Lagarce vient dans la capitale.

Il a fêté ses 20 ans le 14 février, jour de la Saint-Valentin. Il est sensible aux anniversaires et encore plus aux décennies de son existence. Il entre dans une nouvelle décennie, celle qui va le mener jusqu'à ses trente ans, il n'ira pas au bout de la suivante. Oui, à 20 ans, il ne lui reste pas vingt ans à vivre, mais n'anticipons pas. Ce qui manque à cette photo, c'est sa voix, à la fois haut perchée et douce. Et la hauteur du bonhomme : 1,88 m.

Trois semaines plus tard, le 9 mars, Jean-Luc Lagarce commence à écrire sur un petit cahier à carreaux un journal qu'il tiendra jusqu'à ses derniers jours, dix-huit ans plus tard. Un *Journal* dans lequel il s'adresse de temps à autre au lecteur qui le lira un jour (comprendre : après sa mort). Plus d'une fois dans son *Journal* et dans les lettres à son ami Dominique, il fait mention des « chercheurs de l'université de l'Idaho » qui, ultérieurement, se pencheront sur sa vie, son œuvre. Le ton est volontiers primesautier, blagueur. Dans son *Journal* comme dans sa vie, Lagarce

ne manque pas d'humour, y compris sur lui-même. Même quand il fera référence à « ce que vous savez » (le sida), le mal qui l'emportera.

Au début de ce printemps 1977, Jean-Luc Lagarce note : « création de la Roulotte »¹. C'est le nom de la compagnie théâtrale amatrice qu'il vient de fonder avec quelques amis du conservatoire de Besançon. L'aventure du théâtre commence. Non, elle a déjà commencé.

1. *Journal*, 24 mars 1977.

Sauf indication contraire, tous les textes mentionnés en notes sont publiés aux éditions Les Solitaires Intempestifs.

Valentigney

Les familles Biguenet et Lagarce habitaient chacune un village de cette région âpre et belle qu'est le pays de Montbéliard. Dans les deux villages, on faisait du théâtre – amateur, il va sans dire. Ils se sont réunis et c'est ainsi que la mère et le père de Jean-Luc Lagarce se sont rencontrés. Le pasteur (on est en pays protestant) dirigeait la troupe. Les spectacles duraient dans les deux heures, la troupe faisait aussi la chorale. « Les salles étaient combles, les jeunes n'avaient que ça comme occupation », raconte la mère de Jean-Luc. C'était après la guerre de 1939-1945 mais avant la télévision.

Pour le jour de leur mariage, on leur a prêté une 203, une Peugeot, forcément. La firme des « frères Peugeot » s'était installée là en 1825, dans une première usine au bord du Doubs. Dans la région, rares sont les familles qui n'ont pas travaillé à « la Peuge ». Le père et la mère de Jean-Luc y ont travaillé leur vie durant, lui aux vélos et aux pots d'échappement en horaire de jour, elle aux pièces automobiles de 5 heures du matin à 13 heures.

Jean-Luc est né en 1957 à Héricourt, en Haute-Saône. Le couple vivaient alors à Seloncourt. Puis est venu le frère cadet Francis l'année suivante, et pour finir la sœur

Patricia en 1965. Le logis devenait trop étroit, il a fallu déménager. La famille est allée s'installer dans la maison de Valentigney (construite par le grand-père maternel de Jean-Luc) « d'où nous ne sommes plus jamais repartis », notera Lagarce dans une amorce d'autobiographie¹. Une maison avec jardin en surplomb au bout d'un chemin dominant Valentigney, petite ville de 10 000 habitants aujourd'hui.

Au sous-sol, Jean-Luc partageait une chambre avec son frère cadet. Chacun son petit lit. Des étagères pour les livres – ceux de Jean-Luc surtout, car Francis lisait peu. « Ah le daubot [l'idiot], il s'est relevé cette nuit pour taper à la machine », disait souvent Francis à l'heure du petit-déjeuner, lui qui, l'année de ses seize ans, quitterait l'école pour s'en aller travailler. Les deux frères ne s'accordaient pas, se chamaillaient beaucoup, Francis avait toujours le dessus. « Jean-Luc écrivait tout le temps. Mais c'était assez personnel, il ne montrait jamais », se souvient la mère que Jean-Luc n'a jamais appelée autrement que « mère ».

Le père (décédé bien après la mort de Lagarce) n'était guère disert mais la mère parlait pour deux. Et régnait dans la cuisine, grande prêtresse des escargots qu'elle allait chercher en quantité à Pontarlier, cuisinait et congelait par pelletées de bocaux, et le jour dit réveillait dans un peu de vin blanc avant de les napper d'une persillade et de les enfourner dans de petits gobelets. Un des plats préférés du fils aîné.

Sur la rive gauche du Doubs, face à Audincourt, Valentigney se divise en deux blocs. Le centre, berceau de la famille Peugeot, terre d'élection des cadres de la firme

1. « 1957-1977 », in *Journal : 1977-1990*, p. 17.

et des vieilles familles luthériennes. Et Les Buis, avec une forte population immigrée venue essentiellement du Maghreb pour servir de main-d'œuvre. La famille Lagarce habitait 41, rue des Buis. À Valentigney, le lycée porte le nom de Louis Peugeot. Longtemps, la région est allée faire ses courses dans des magasins appartenant à la firme, il y avait même un ensemble musical Peugeot, les parents Lagarce en auraient bien fait partie « mais on n'était pas musicien ».

Chez les Lagarce, comme dans toutes les familles qui travaillaient chez Peugeot, il n'était pas envisageable d'avoir une voiture d'une autre marque. Frédéric a eu des 201, 202, 203, 204 mais pas de 404, ni de 304, « une catastrophe ». Ce patronat paternaliste teinté de protestantisme a perdu de sa superbe. Le dernier fleuron « cycles » de Valentigney, les scooters, a depuis longtemps été délocalisé loin de France.

Fils d'ouvriers et fier de l'être (pas le genre à renier ses origines, ni à renier quoi que ce soit d'ailleurs), Jean-Luc Lagarce est un enfant élevé au biberon des valeurs protestantes, dominantes dans la région. Il ne s'en cachait pas et souvent s'en amusait. Contrairement à son frère et à sa sœur, Jean-Luc a tout fait : les années de catéchisme et la confirmation sous les auspices du pasteur Alain, un « pasteur ouvert » (c'était peu après Mai 68) qui organisait des groupes de parole entre les gamins. Plus tard, Jean-Luc intégra les éclaireurs. Il alla jusqu'à envisager ensuite d'enseigner le catéchisme aux petits, avec son amie Pascale Vurpillot qui, à l'époque, nota ce fait dans le journal qu'elle tient depuis l'enfance.

Pascale et Jean-Luc fréquentaient l'école primaire de Sous-Roche, avec ses grands arbres, ses murs en briques. Ils se sont rapprochés au catéchisme et ne se sont plus quittés : Pascale Vurpillot allait devenir l'administratrice

de la compagnie la Roulotte, poste qu'elle occupe encore aujourd'hui au sein des Solitaires Intempestifs.

C'est aussi au catéchisme que Jean-Luc rencontre Dominique Hérard, autre ami fidèle. Dominique se souvient que pour sa confirmation (quinze ans pour les filles, seize ans pour les garçons), Pascale n'avait eu qu'une mobylette Peugeot 101 à la vitesse limitée à 30 km/h et non une 102 comme Jean-Luc, alors elle s'accrochait aux 102 débridées des copains. Une jeune fille prénommée Patricia était aussi au catéchisme avec eux. Plus tard, au début des années 1980, elle devait assassiner son mari qui la battait et battait ses enfants ; une avocate de Besançon obtint son acquittement. Ce fait divers marqua beaucoup Jean-Luc, se souvient Pascale.

En CM1, « le petit Jean-Luc » dont la taille était cependant déjà plus haute que la moyenne, écrit un poème, *Les Soucis de maman*, dont le manuscrit a été conservé par sa mère. Première strophe :

Les soucis de maman
Sont aussi ceux des parents
Ils ont des soucis financiers
Comme tous les gens mariés

Ce poème aux rimes imparfaites a été primé par les autorités régionales.

En quatrième au collège des Tâles, Pascale, Dominique et Jean-Luc se retrouvent dans la même classe, celle des élèves qui « faisaient latin » (les meilleurs). Les deux garçons sont assis l'un à côté de l'autre, ils le resteront jusqu'à la terminale. Avec quelques autres, ils forment un groupe compact de huit – quatre garçons, quatre filles –, le « groupe des huit ». Un cercle fermé dont Jean-Luc est l'élément fédérateur, celui qui déjà parle plus et mieux que les autres. Pascale note alors dans son journal : « Quand

Jean-Luc n'est pas là, les garçons ne parlent pas aux filles. » Pascale, Dominique et Jean-Luc avaient autour de dix ans en mai 1968 – seul moment où Valentigney connut une manifestation. Ce jour-là, ils ne sont pas allés à l'école – c'est ce dont ils se souviennent.

C'est en quatrième qu'ils entrent dans le vif du théâtre, grâce à la vénérée « Mademoiselle Faivre ». La mémoire est ingrate ou la modestie de M^{lle} Faivre (devenue Madame) sans borne, car cette dernière tient à préciser qu'en classe de quatrième ce n'est pas elle mais un collègue qui les a initiés au théâtre, leur professeur de français-latin, comme elle sera le leur l'année suivante.

« J'ai hérité de cette classe en troisième et j'ai pris la relève des cours de théâtre. Mon collègue m'avait dit : "Tu verras, ils vont te porter." Je suis musicienne, j'avais pris des cours de cinéma, j'avais donc des notions. Et j'ai travaillé avec eux, je leur ai appris comment se placer, se déplacer, comment se tenir sur une scène quand on n'a rien à dire. » C'était une excellente classe, « très au-dessus du niveau habituel, avec de fortes personnalités ». Ils étaient trente et un élèves et au milieu d'eux, Jean-Luc. « Long, maigre, les cheveux longs, un petit côté Jésus-Christ et déjà la voix haut placée. »

M^{me} Faivre a gardé un petit carnet vert où s'alignent nominalement des colonnes de notes. Jean-Luc Lagarce : 18 en récitation, 0 en orthographe, 3 en mathématiques. Peut mieux faire. « Et un jour, Jean-Luc m'a apporté une pièce qu'il venait d'écrire en me disant qu'il voudrait bien qu'on la joue à la fin de l'année scolaire. C'était une histoire d'adultère comme au théâtre de boulevard – c'est le seul théâtre que les enfants connaissaient, celui qu'ils voyaient à la télévision, dans l'émission *Au théâtre ce soir*. On a donc préparé un spectacle avec sa pièce mais la représentation n'a pas eu lieu, la distribution des prix

a été supprimée (un héritage de Mai 68). Elle a été jouée au lycée l'année suivante. »

Pascale Vurpillot faisait l'ouverture du spectacle en chantant *Riquita jolie fleur de Java* tout en époussetant les meubles avec un plumeau. Une scène calquée sur les sempiternelles scènes de bonne ouvrant *Au théâtre ce soir*, celles qui, après le générique, laissent le temps de s'enfoncer dans le sofa devant le poste ou, au théâtre où la pièce est enregistrée, aux retardataires de prendre place dans la pénombre. Une émission régulière et très populaire de la télévision qui ne comptait alors que trois chaînes. Pascale se souvient de l'intrigue : Dominique jouait un père de famille, un homme qui possédait un gros diamant. Il ouvrait une boîte, elle était vide, et il s'écriait : « Ciel, mon diamant ! » Jean-Luc interprétait son fils, et Pascale la bonne. « Le fils et moi étions amants, et on avait volé le diamant. » Le fils, déjà. D'autres suivront dans le théâtre de Jean-Luc Lagarce où le fils, voire le fils aîné, sera plus d'une fois un personnage central. La mise en scène était de M^{lle} Faivre, laquelle se souvient avoir gardé le texte. Mais ne l'a jamais retrouvé.

Jean-Luc, très vite, a beaucoup lu. Il y avait la bibliothèque municipale de Valentigney et les livres de poche à la maison de la presse. Et il y avait un cinéma, le Rex, où le groupe des huit a vu *La Grande Vadrouille*, et surtout un ciné-club organisé par les profs. À quinze, seize ans, ils découvrent *Metropolis* de Fritz Lang, *La Règle du jeu* de Jean Renoir, *Alphaville* de Jean-Luc Godard, *Le Journal d'une femme de chambre* de Buñuel ou *The Servant* de Losey. Plus tard, Jean-Luc se souviendra que le premier film qu'il ait jamais vu, c'était *La Mélodie du bonheur* de Robert Wise avec Julie Andrews.

C'est le temps des premiers flirts. Jean-Luc « sort » avec Anne-Pierre. Elle chante *Ne me quitte pas* de Jacques Brel avec un accent que Dominique qualifiait d'« innommable » et qui faisait beaucoup rire Jean-Luc. Et les garçons ? Dans son amorce d'« autobiographie »², Jean-Luc Lagarce racontera avoir été pour la première fois amoureux d'un garçon aux éclaireurs dans « un camp radeau ».

Un jour de janvier 1975, les profs du lycée emmènent les élèves voir le spectacle *Sarcelles-sur-mer* de Jean-Pierre Bisson à la Maison des arts et loisirs de Sochaux. L'auteur, acteur et metteur en scène Bisson interprète le rôle d'un homme de théâtre allumé et alcoolisé qui zig-zague dans un grand ensemble. C'est la première fois en France qu'une pièce se passe dans un tel lieu. Des chansons et des bagarres, une scène où les élèves d'une classe jouent un extrait de *L'Échange* de Claudel, un chœur qui beugle : « Donnez-nous des coups / Donnez-nous des coups. Puisqu'on n'a pas d'sous / Faut bien qu'on prenne quelqu'une chose. » Un choc pour Jean-Luc. Il comprend qu'il y a un autre théâtre que celui d'*Au théâtre ce soir* dont il conservera cependant le meilleur : ses acteurs. Jacqueline Maillan en tête. Bernard-Marie Koltès à Metz et Lagarce à Valentigney ont tété ce même sein.

Le dimanche, rituel immuable jusqu'à l'année du bac de Jean-Luc, chez les Lagarce, on sort en famille. Au printemps, on allait « aux jonquilles et aux jeannettes » du côté du Ballon d'Alsace et on pique-niquait avec des mets « préparés par maman » comme dans la chanson de Nino Ferrer, *Les Cornichons*. « Jean-Luc n'aimait pas trop, il restait dans son coin », se souvient sa sœur Patricia. Il préférerait les restaurants comme la Crémaillère, un

2. *Ibid.*

restaurant suspendu dont la spécialité était la friture. Il lui arrivait aussi d'y commander des escargots, « ils n'ont pas le goût des tiens », disait-il à « mère ». Il avait un bon coup de fourchette et mangeait lentement. « Il aimait bien quand les repas de famille duraient longtemps », soutient sa mère.

Son bac littéraire en poche, Lagarce quitte Valentigney pour la ville universitaire la plus proche : Besançon. « Besançon, ville capitale »³, comme il l'écrit dans ses lettres à son ami Dominique, reprenant ironiquement le slogan de la ville. Elle le fut, capitale.

3. Fonds Jean-Luc Lagarce, IMEC.